

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Jean-Claude CRIVELLI

L'humour comme vertu de pastorale.
A propos de Bernard Alexandre, «Le Horsain»

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1988, tome 84, p. 278-281

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

L'humour comme vertu pastorale

*A propos de Bernard Alexandre,
« Le Horsain »*

L'humour, une qualité essentielle dès que vous avez affaire aux hommes. Non pas que vous deviez manquer de sérieux dans les relations interpersonnelles. Il s'agirait plutôt de l'inverse ; d'une manière de distance à établir entre vous et les activités déployées à l'égard d'autrui. Certes il faut s'y investir, donner le meilleur de soi-même pour l'autre — quelqu'un a même dit que c'était là le plus grand amour. Mais se garder pourtant de toute identification avec ce que nous faisons. Le monde ne se réduit pas à notre « production », ni les autres ni nous-mêmes. Heureusement ! Céder à la tentation de le croire serait verser dans le totalitarisme ; perversion qui guette tous les meneurs d'hommes : parents, éducateurs, politiciens, managers, supérieurs religieux et bien sûr... curés !

Le jeu se révèle d'autant plus calamiteux chez les gens d'Eglise, car ils se prennent souvent pour Jésus Christ ! « Le salut doit passer par moi », se disent-ils ; mais ils ajoutent, inconsciemment certes, « et par moi uniquement » ! Alors un jour inévitablement survient le krach, la dépression qui anéantit toutes les énergies.

Apprendre à regarder l'autre que j'aime avec humour préserve souvent des désillusions voire des catastrophes. Humour. Distance critique, respectueuse de l'autre, de son « étrangeté ». Car nous restons des étrangers pour nos frères.

La pastorale de l'étranger

L'étranger. « Le horsain », en dialecte du pays de Caux (haute Normandie). Bernard Alexandre y est curé depuis 1945 à Vattetot-sous-Beaumont. Le horsain, c'est lui, car non seulement il vient de l'étranger (du Havre en

l'occurrence !), mais encore il débarque à Vattetot pour exercer son « foutu métier » de curé — comme on le lui rappelle dès les premiers jours après son arrivée. Il faut lire le témoignage de Bernard Alexandre, paru sous le titre *Le Horsain. Vivre et survivre en Pays de Caux*, dans la prestigieuse collection « Terre Humaine » (Plon) que dirige Jean Malaurie. C'est poignant de suivre ce prêtre qui, comme tant d'autres, inlassablement tente de faire résonner la parole du Christ. La résistance des villageois se révèle souveraine. Bien sûr, comme souvent, pareille obstruction s'exerce dans les non-dit — car on n'ose pas s'opposer directement au notable qu'est le prêtre.

Tout ce qu'ils demandent au curé, c'est d'être un bon sacristain. Et qu'on ne vienne pas les déranger dans des traditions plus proches d'un sacré de type païen que de l'Evangile. « J'aimerais parler des choses de Dieu, de la foi de l'Eglise, mais les lieux où je prends la parole ne supporteraient pas que je pose les questions que je sens monter en moi. » (p. 431) Car poser des questions risquerait de remettre en cause tout l'édifice social et religieux du village.

Tout est perdu... sauf l'humour

Un tel bilan du ministère sacerdotal s'avérerait bien triste s'il n'y avait pas l'humour. Cette qualité essentielle permet au pasteur de se faire l'ethnologue conteur d'une culture en voie de disparition. Car, là-bas comme chez nous, l'édifice traditionnel s'affaisse rapidement et s'écroulera bientôt — c'est pourquoi il devient urgent, là-bas comme chez nous, d'enraciner la communauté de demain !

Au long des pages, B. Alexandre malmène, caresse, épingle, admire, taquine ses gens de Vattetot et leurs « façons d'vai » (façons de voir). Cette sociabilité construite autour de la bouteille de goutte, de ce « p'tit » offert aux initiés de la tribu — au curé également, dès l'instant où il se trouve admis par les familles — et qui aide les convives à risquer une parole sur eux-mêmes. Il faut avouer que, dans ce pays où il bruine ou pleut deux jours sur trois (« quand ce n'est pas trois jours sur deux »), le climat ne favorise guère l'expression des sentiments. Alors l'humour, qui est certainement une défense tant chez l'auteur que chez ses ouailles, apparaît comme une manière plus raffinée d'être Normand !

Pour conclure notre invitation à lire ce journal d'un curé de campagne, voici quelques lignes propres à rassurer les pasteurs d'ici sur l'universalité des tribulations en ministère rural (seulement ?) et à les convaincre que l'humour demeure, plus qu'une chance de survie, une vertu éminemment pastorale.

Prudence, prudence,...

Je regarde Gustave : il a une belle moustache et des yeux bleus qui semblent à l'affût derrière ses épais sourcils. Il me guette d'un air finaud. Sa casquette est bien vissée sur sa tête. Il ne la retire jamais, même pour manger. Réserve ou prudence ? Un peu des deux sans doute. Bien qu'à son aise, il reste sur ses gardes. Avec les « notables », il juge préférable de tenir ses distances...

(p. 135)

Vivre en autarcie

Cette délimitation de sa propriété [la maison cauchoise comporte une cour-masure entourée d'un talus et d'un rideau d'arbres] — et par conséquent sa solitude — l'amène à pratiquer l'autarcie : ses bâtiments comme sa nourriture sortant de son propre sol, il va se suffire à lui-même sur tous les plans.

A part un peu de viande achetée — de temps à autre — chez le boucher, on mange, en général, les volailles et les porcs élevés à la ferme tout comme on boit le cidre de ses pommes (...).

De cette manière, l'argent « rentré » ne sort pour ainsi dire plus (le bénéfice, c'est ce qui reste quand on n'a rien dépensé).

Même pour s'habiller, on a très longtemps tissé tout ce qui était indispensable à la maison (dans les registres de la première moitié du siècle dernier, il est souvent question de « paysan fabricant »).

Le sens de l'« avoir » et du « chacun pour soi » est essentiel si l'on veut comprendre la mentalité cauchoise, et les exemples ne manquent pas...

Un jour, ma mère commande une douzaine d'œufs — des œufs de ferme — à Maître François, un gros bonhomme jovial et bon vivant, qui les lui apporte le lendemain en allant au marché :

— Ça fait combien ? demande ma mère.

— 26 francs pièce (des anciens francs). En tout : 312 francs.

Ma mère ouvre son porte-monnaie, compte et recompte pour trouver la somme exacte. Mais comme elle n'a pas assez de petite monnaie, elle finit par mettre 350 francs sur la table.

Maître François devrait donc lui rendre 38 francs. Seulement voilà, ici rendre la monnaie, c'est-à-dire « sortir de l'argent » — même quelques pièces — fait si mal au cœur que notre homme préfère encore — quitte à y perdre un peu — donner deux œufs de plus mais garder son argent. (pp. 170-172)

Paradoxes

Même si le Cauchois ne s'inquiète pas beaucoup des autres, il aime *savouère*... et le facteur sait toujours tout. De surcroît, il rend de menus services, il accepte de porter ou de communiquer une « urgence » — un médicament, l'annonce d'une naissance...

Les verres s'entrechoquent : on trinque, en silence, sans préciser à qui ou à quoi. Chacun peut souhaiter, à part lui, ce qui lui plaît.

Et puis on parle un peu... mais un peu seulement (le boulanger est lié par sa discrétion vis-à-vis de ses clients, le facteur par ses responsabilités... et le curé par le secret...). Le temps est un sujet idéal qui ne compromet personne et

permet, en parlant... pour ne rien dire, de goûter le plaisir de se sentir
« ensemble »... (p. 292)

« Guettez » les fenêtres de la maison. Un rideau bouge : on vous a vu. Vite, vite on a fermé la porte. Et pourtant, si paradoxal que cela paraisse, votre visite est attendue, souhaitée même... mais toujours dans la crainte : la peur de trop en dire, de se dévoiler, de s'engager...

Pour les Cauchois, le mot prononcé est traître. Il échappe quand on voudrait le retenir. Alors, le plus tard sera le mieux. (p. 100)

Visite de famille

Tout est silence et embarras. Attente. En pays de Caux, c'est toujours celui qui parle le premier qui a tort...

Comme me l'a conseillé Maurice [un confrère], je m'assois sans attendre qu'on m'y invite — ce qui, loin de vexer, est apprécié et me vaut même une bonne réputation :

— *Cha, por di, è eun homm'pas ftai!* (Ça, il faut le dire, c'est un homme pas fier!)

Mais — chassez le naturel il revient au galop ! — au lieu de continuer à me taire, je ne résiste pas à soulever un problème, à amorcer une discussion, à susciter des propositions. Je vais même jusqu'à suggérer quelque réforme et, inélectablement, je m'attire la même réplique :

— *E vô qui ch'vai. E vot'affai.* (C'est vous qui savez. C'est votre affaire.)

Je suis le maître de ma paroisse et on sait fort bien me rappeler les choses qui me concernent et que je dois résoudre seul (au demeurant fort imprécises, au moins de mon point de vue...).

— Y aurai qu'mé, j'dison pouin... Le monde jase, è du d'l'en empêchai... (Il n'y aurait que moi, je ne dis pas, mais le monde jase, c'est dur de l'en empêcher...) En fait, elle est « contre » aussi mais, ça, un Cauchois ne l'avoue jamais : il se cache derrière l'opinion générale qui, bien évidemment, est aussi la sienne.

(p. 101)

La stratégie du pèlerinage

Quand le dimanche, à la fin de la messe, je me retourne pour le *Dominus vobiscum* et que je vois chacune de mes familles, bien séparée des autres dans son banc, j'ai l'impression de ne servir à rien... J'ai des paroissiens, c'est vrai, mais pas de vie paroissiale. Je ne réussis pas à créer une vraie communauté. A l'église, ils sont comme dans leur cour-masure, éloignés les uns des autres, avec, entre eux, ces mêmes fossés [= talus] qui séparent autant leurs âmes que leurs corps...

Il faut que je m'évertue à les rapprocher, à les réunir... Tiens, par exemple, les mettre tous ensemble dans un car pour un pèlerinage... (p. 186)

Jean-Claude Crivelli